

Le chemin qui marche

E. Bertil

Volume 28, numéro 1 (163), février 1986

Le tour du Québec par deux enfants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30993ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertil, E. (1986). Le chemin qui marche. *Liberté*, 28(1), 31–33.

VII

LE CHEMIN QUI MARCHE

La piété est parfois la mère de toutes les vertus.

Le lendemain était un dimanche. Tôt levés comme à l'accoutumée, les orphelins attendirent patiemment que l'abbé Desjardins, comme il les en avait prévenus la veille, vienne les chercher pour la messe de dix heures qu'il devait célébrer lui-même à l'intention des jeunes gens de la paroisse dont, en sa qualité de vicaire, il avait plus particulièrement la charge, étant, avouait-il, d'un naturel porté vers l'adolescence.

Le bureau de l'abbé, où avaient dormi les enfants, offrait aux yeux le décor caractéristique — et combien sympathique! — dont savent s'entourer tous les célibataires de la terre, qu'ils fussent oints ou non: chaussettes dépareillées, casque de moto, bréviaire négligemment abandonné au coin d'une table, disques de grégorien et de Nana Mouskouri, maillot de cycliste portant symboliquement le sigle JMJ, quelques livres rangés dans une étagère bancale — Sophie y lut des noms qu'elle ne connaissait pas: Freud, Guevara, Maritain, Victor-Lévy Beaulieu, ainsi qu'un certain Lawrence qui n'avait que deux majuscules pour prénom — bref, l'attrail de tous les jeunes hommes enthousiastes et promis à un brillant avenir.

De l'enthousiasme, l'abbé Desjardins, en tout cas, n'en manquait pas, comme il le déclara quelques minutes plus tard aux paroissiens rassemblés pour la messe et qui n'étaient plus, en fait, de la première jeunesse:

— Mes amis, il faut aimer ce monde où le Seigneur nous a envoyés. La sainteté, c'est l'épanouissement, la libération de l'ego, le développement de toutes nos énergies vitales. La sainteté, mes

amis, est cool. Dans chaque oiseau qui gazouille, dans chaque fleur qui parfume, dans chaque gars et chaque fille qui s'aiment et se l'expriment, dans chaque plat savouré, dans chaque verre bu, dans chaque refoulement défoulé, le Seigneur te dit salut, à toi mon frère, à toi ma sœur, et à toi, et à toi. (Il pointait ses ouailles du doigt, mais s'arrêta bientôt car il devait y en avoir une bonne trentaine.) Demain soir (continua-t-il), à la brasserie «Chez Jean-Paul», ceux que la chose intéresse pourront d'ailleurs venir verbaliser leurs feelings avec deux psychologues dominicains qui prépareront avec vous un petit vidéo sur la question. Alleluia. Amen.

Après le prône, l'abbé s'en retourna vers l'autel, le guitariste-batteur reprit ses instruments et les fidèles se mirent à genoux.

Sophie et Julien avaient été initiés à la piété dès leur berceau. Pourtant, l'allure de cette célébration les surprit quelque peu, surtout quand ils virent tout le monde lever les bras au ciel pour réciter le Notre Père. Puis, vers la fin de l'office, tous se mirent à se toucher, se serrer la main, s'embrasser à qui mieux mieux, eux qui un instant plus tôt comme un instant plus tard étaient de purs étrangers. Mais, venus au Québec pour apprendre, les orphelins n'osèrent pas passer de remarques et laissèrent ces premières images de la patrie s'imprimer à jamais dans leurs esprits presque vierges, qui conservaient l'innocente souplesse de l'argile primordiale et qui n'avaient point encore perdu leur faculté de fraîcheur et d'émerveillement sous l'influence néfaste des préjugés, des drogues et des idéologies à la mode.

L'après-midi, l'abbé Desjardins, qui poursuivait ses monologues comme s'il n'avait parlé à personne depuis des mois, laissa cependant échapper cette réflexion :

— La foi, vous savez, a été l'une des deux mamelles vivantes de la nationalité depuis toujours, l'autre étant la douce langue française. Mais ces années-ci, hélas, la nation sombre dans l'impiété, elle est en train, peu à peu, de se faire mamectomiser...

À ces mots, Sophie sentit un frisson traverser sa jeune poitrine, contre laquelle Julien, tendrement, s'était assoupi.

Ils roulaient depuis une heure environ dans la Mazda RX7 du vicaire, «cadeau de ma mère pour mon cinquième anniversaire de sacerdoce», avait-il confié humblement. Devant aller à Saint-Jérôme pour rendre visite à un ami ordonné le même jour que lui mais marié depuis et père de trois jolis poupons, l'abbé Desjardins avait aimablement offert aux orphelins de les prendre

à son bord. Eux, dont la destination était si précise — «le cœur vibrant du Québec» — mais qui ignoraient tout du trajet pour y parvenir, avaient accepté de bon cœur et remercié vivement leur bienfaiteur, qui à présent filait à plus de cent à l'heure le long de l'Outaouais aux flots abondants.

— Tu vois, Julien, dit Sophie qui connaissait bien son histoire du Canada, cette rivière, autrefois, était le «chemin qui marche». En canots d'écorce, les missionnaires, les coureurs de bois, les explorateurs la remontaient pour aller de Ville-Marie jusqu'aux Grands Lacs, jusqu'à la Baie James et même jusque dans notre Manitoba natal, après que ce pauvre Dollard eut effrayé les Iroquois en s'immolant au Long-Sault, aujourd'hui Carillon, où le fortin des valeureux Montréalais a été remplacé par un fier barrage de l'Hydro-Québec. Et plus tard, ce furent les draveurs et les cageux, montés sur leurs radeaux improvisés faits de troncs d'arbres géants, qui la descendaient pour conduire jusqu'à Québec le beau bois qui allait servir à la construction des navires britanniques.

Elle se mit alors à fredonner pour son petit frère une vieille chanson mélancolique apprise de leur grand-mère au temps — qui semblait si loin déjà! — de leur bonheur à Saint-Boniface:

C'est l'aviron qui nous mène, mène, mène,

C'est l'aviron qui nous mène en haut... (bis)

— Et voici la patrie de Guy Lafleur! s'écria le vicaire comme ils traversaient Thurso à toute allure.

Julien, à ce nom, fut tiré de l'indolente torpeur où le mettaient toujours les voyages en automobile. Mais il ne put voir qu'une station-service dénommée «La Fleur du gaz» et un restaurant-dépanneur qui s'appelait simplement «Le 10». Puis une affiche: *Montebello, 25 km.*